LE BON FILS:

DISCOURS prononcé dans la Section des Tuileries, le décadi 10 Germinal, à la Fête de la Raiſon & de la Vérité.

PAR LE C.en DULAURENT.

LE BON FILS.

Au ſein d'une heureuſe médiocrité, vivoit une famille compoſée d'un père, d'une mère & de deux enfans.

Des deux fils, l'un étoit méchant, dur & orgueilleux, ennemi de la maiſon paternelle, & ne connoiſſant des plaiſirs que les excès & la licence.

L'autre étoit bon, doux, modeſte, aimant ſa patrie, obéiſſant aux lois, & chéri de tous ſes concitoyens, qu'il fréquentoit & qu'il chériſſoit lui-même.

Le premier ſe nommoit Germeuil; le ſecond Théodore.

Excepté les momens qu'il donnoit à l'étude, aux aſſemblées de la ſection & aux autres devoirs de la ſociété, Théodore étoit toujours auprès de ſes père & mère; il étudioit leurs déſirs, il prévenoit leurs goûts, il liſoit dans leur ame, & il leur évitoit juſqu'à la peine de demander ce qui pouvoit leur être agréable.

Étoit-ce dans les beaux jours de l'été? il étoit le premier à dire à ſa mère: Allons, maman, il fait un beau temps aujourd'hui; viens te promener, je te donnerai le bras; tu ne te portes pas bien, il faut te récréer un peu: papa va

venir avec nous, & nous nous amuſerons bien enſemble.

— Merci, mon fils, répondoit la mère ; il n'eſt pas juſte que pour mes plaiſirs tu te prives des tiens ; va te promener avec tes amis ; la jeuneſſe aime la jeuneſſe : il eſt des amuſemens pour tous les âges, & nous ſommes, nous, déjà trop vieux pour toi ! . . . .

— Ah ! maman, que dis-tu ? une mère ne vieillit jamais pour ſes enfans. Ne nous aimons-nous pas comme le premier jour, & quel eſt le plaiſir qui pourroit me flatter, ſi je ne le partageois pas avec toi ? Allons, maman, tu ne te refuſeras pas au vœu de ton fils ; tu viendras te promener ; quand tu ſeras fatiguée, tu nous le diras, nous reviendrons. Vois-tu papa qui déjà ſe diſpoſe à partir ? tu peux bien ne pas écouter ma voix, mais pourrois-tu ne pas imiter ſon exemple !

La mère cédoit aux déſirs de ſon fils, & leurs pas ſe dirigeoient ordinairement vers ces lieux dont le chantre du Lutrin faiſoit autrefois ſes délices, lieux embellis d'un côté, par les rives de la Seine, & de l'autre, ombragés par un bois épais & touffu, dont la ſolitude eſt également favorable aux ſecrets de l'amour & aux doux épanchemens de l'amitié.

Là, Théodore invitoit ſa mère à ſe repoſer ſur le gazon. Là, ſouvent abattue par la fatigue & la chaleur du jour, elle ſe laiſſoit aller au ſommeil, & ſa tête ſe repoſoit ſur un oreillèr de gazon & de feuillage que ſon fils avoit ſu lui préparer.

Théodore ſe retiroit tout doucement pour la laiſſer dormir, & s'approchoit enſuite, le corps demi-courbé, le pied chancelant & timide; il craignoit de l'éveiller en marchant; il prêtoit une oreille attentive, & lorſqu'il voyoit ſa mère endormie, il s'approchoit de ſon père. Papa, papa, diſoit-il, lève-toi :

Vois-tu! maman ſommeille; (1)
Son cœur en ce moment
N'éprouve aucun tourment;
Que le nôtre ici veille!
Parlons tout bas,
Et ſuis mes pas.
Seconde mon courage.
Aidons à ces jeunes ormeaux
A la couvrir de leurs rameaux :
Procurons lui ſous leurs berceaux
Un frais & doux ombrage.

Auſſitôt Théodore prenoit des branches d'arbres, les recourboit, les lioit les unes avec les autres, formoit autour de ſa mère un dais de verdure, à travers lequel les rayons du ſoleil pouvoient à peine pénétrer. Quand ſon ouvrage étoit fini, il s'aſſeyoit lui-même avec ſon père, & continuoit à chanter d'une voix douce & paiſible.

Oiſeaux, amans fidèles,
Suſpendez vos accens;
Dans vos tranſports touchans
N'agitez point vos ailes;

(1) Ce couplet & le ſuivant peuvent ſe chanter ſur l'air : *Tandis que tout ſommeil.*

Il eſt aux champs
Aſſez d'inſtans
Pour aimer & pour plaire ;
Laiſſez repoſer vos petits :
Heureux, ils dorment dans leurs nids ;
Ne les troublez point par vos cris ;
Laiſſez dormir ma mère.

Étoit-ce dans les frimas de l'hiver ? le bon fils en faiſoit un printemps pour ſes père & mère. Il leur tenoit compagnie au coin du feu ; il jouoit avec eux à des jeux innocens ; des jeux il paſſoit aux entretiens, des entretiens à la lecture, ſoit des nouvelles du jour, ſoit des actions de courage & d'héroïſme qui doivent embellir l'hiſtoire de la République.

Le ſoir, quand le moment de ſe coucher arrivoit, il accompagnoit ſes père & mère dans l'aſile conſacré à leur repos. Là, il les embraſſoit tendrement, & n'alloit ſe repoſer lui-même que lorſqu'ils avoient fermé les yeux.

S'il s'étoit couché le dernier pour leur ſouhaiter la plus tranquille des nuits, il ſe levoit auſſi le premier pour leur ſouhaiter le plus beau des jours. Il venoit au lever de ſa mère, s'approchoit doucement du lit, levoit plus doucement encore le rideau de ſon alcove ; & lorſqu'il voyoit ſa mère endormie : « Ne troublons pas, diſoit-il, ſon
» ſommeil ; maman dort encore ! elle eſt heureuſe,
» elle ne ſouffre pas en ce moment ; attendons,
» attendons encore qu'elle ſe réveille. »

Elle ſe réveilloit ; le bon fils étoit déjà dans ſes bras, il lui avoit prodigué ſes careſſes, il lui avoit offert les prémices de ſon cœur.

Il voloit enſuite auprès de ſon père ; en échange de ſes bénédictions, il le couvroit de baiſers, & ne mettoit un terme à ſes embraſſemens que pour lui rendre, en économe fidèle, le compte exact de toutes les dépenſes qu'il avoit été chargé de faire la veille.

Voilà le bon fils dans l'intérieur de la maiſon paternelle. Vous avez vu ſon attention à procurer à ſes père & mère tous les plaiſirs ; quel étoit ſon empreſſement à les conſoler dans leurs peines !

Ils en avoient beaucoup ces père & mère ; & pouvoient-ils ne pas en avoir au ſouvenir d'un enfant dénaturé qui les accabloit de tant d'outrages ! Les marques d'amitié qu'ils recevoient de l'un, leur rendoient encore plus ſenſibles le mépris & l'ingratitude de l'autre.

Eh bien, ce ſera encore le bon fils qui ſe chargera de fléchir ce cœur inſenſible ; c'eſt lui qui s'expoſera à toute l'impétuoſité du caractère de Germeuil, & eſſayera de ramener au ſein d'un père & d'une mère, un enfant pour qui ces noms ſacrés ſont devenus un objet d'indifférence. C'eſt lui qui, vaincu dans ſes efforts, diſſimulera ſa défaite pour ne point affliger ſa mère, & lui préſentera les erreurs de ſon frère comme un

nuage paſſager qui n'attend qu'un rayon du ſoleil pour ſe diſſiper & s'évanouir.

Ah ! ſi les conſeils de ce bon fils euſſent été ſuivis ! . . . . Mais il eſt des peines auxquelles il eſt impoſſible de ſurvivre ; & celles que cauſe l'ingratitude d'un enfant, laiſſent dans le cœur d'une mère des traces trop profondes & trop ſenſibles.

Théodore voyoit la ſienne dépérir de jour en jour ; la langueur dans laquelle elle étoit tombée ne lui permettoit plus de quitter ſon lit. C'étoit avertir le bon fils de ne point le quitter lui-même.

Quels ſoins prévoyans, quelle attention, quels égards pour ſa mère pendant ſa maladie ! comme il eſt aſſidu auprès d'elle pendant le jour ! Pendant la nuit, il ſe contente de ſe jeter ſur un fauteuil. Au premier mouvement, au premier cri de ſa mère, il eſt à elle ; il lui donne ce qu'elle demande. Il cherche à tromper ſes ſouffrances par des careſſes, ſes ennuis par des diſcours ! . . . il cherche à lire, à deviner dans ſes yeux.

Mais que peuvent, helas ! exprimer des yeux que le ſommeil de la mort commençoit à appeſantir ?

Déjà l'heure terrible a ſonné.

— Mon fils, s'écrie cette mère infortunée, mon fils, es-tu là ?

— Oui, maman, . . . que déſires-tu ? . . .

— Approche, ô mon fils ! & ſur-tout prends

garde que ton père n'arrive ; l'état où je ſuis le feroit trop ſouffrir.... Théodore, ſens-tu ces mains ! comme elles ſont froides !... Ce cœur qui palpitoit toujours à l'aſpect de mes enfans, le vois-tu ! comme il eſt ſans mouvement & ſans force ! Mon ami, je n'ai donc plus qu'un inſtant à te voir ! Ne pleure pas, mon fils, ne pleure pas; embraſſe-moi plutôt. Tiens, aide-moi à me relever un peu, ſoulève cet oreiller !... Ah ! je me ſens plus tranquille !... Théodore, où eſt ton frère ! Que j'aurois eu de plaiſir à le voir & à lui pardonner ! qu'il me ſeroit doux de mourir dans les bras de mes enfans ! Soutiens-moi, mon fils, je ſens que je n'ai plus qu'un mot à te dire. Chéris ton père & ta patrie ; tâche de conſoler l'un & de bien ſervir l'autre. La nuit eſt venue pour moi, mon fils, elle eſt venue, elle m'enveloppe de ſes ténèbres. Bonſoir, mon fils, bonſoir, je vais dormir !...

Elle ſe retourne à ces mots, & ſon dernier ſoupir a averti la nature qu'une mère avoit ceſſé d'exiſter.

La douleur ſeroit naturelle en ce moment ; mais le bon fils ſurmontera la ſienne. S'il a à pleurer une mère, il a un père à conſoler. Il voilera un inſtant la nature, & la fera taire pour la mieux ſervir.

Déjà il eſt dans les bras de ſon père. — Eh bien, mon fils, lui dit le père en le voyant, quelle

nouvelle m'apportes-tu ? ta mère eſt-elle un peu plus tranquille ?

Oh ! oui, papa, elle eſt plus paiſible en ce moment ; elle ne ſouffre plus.

— Si j'allois voir un inſtant ma pauvre Julie ! il y a bien long-temps que je le déſire !...

— Ah ! papa, c'eſt qu'elle dort....

— Mon fils, tu n'as pu dire ce mot ſans te troubler ; tu détournes tes regards, tu pleures ! Ah ! ne me reſteroit-il plus rien de ce que j'ai tant aimé ? Ne me ſeroit-il plus permis d'embraſſer Julie & de la voir !

— Tu la verras, mon pere, tu la verras. Nous avons été de moitié dans ſa tendreſſe, nous ſerons de moitié dans les devoirs qui nous reſtent à remplir. Entrons dans ſa chambre, & ſur-tout arme-toi de tout ton courage.

Théodore & ſon père s'avancent, les yeux mornes & abattus. Le père ſe met d'un côté du lit, le fils ſe place de l'autre. Tous deux inclinés & les yeux fixés ſur le néant, ils ſemblent en attendre le réveil.

— Allons, papa, dit le bon fils, le deſtin ſe refuſe à nos vœux ; ſon arrêt eſt irrévocable, il faut y ſouſcrire & faire un dernier effort. Tu vois ces yeux où tu as lu tant de fois ton bonheur ; ils ſont encore ouverts ; les as-tu bien fixés ? regarde-les encore, encore une fois ; les voici fermés pour toujours. ... Tu vois ce viſage où

ſe peignoit la candeur de ſon ame, & qui en ta préſence s'embelliſſoit des plus vives couleurs; l'as-tu bien fixé ! regarde-le encore, encore une fois; le voici couvert pour toujours !

Il a donc fermé, ce bon fils, les paupières à ſa mère; il a donc rempli tous les devoirs que lui impoſoit la nature. Non, il accompagnera ces triſtes dépouilles juſque dans le dernier aſyle deſtiné à les recevoir, & la terre ne les couvrira qu'après avoir été abreuvées de ſes pleurs. Que dis-je ! ſa douleur ira même au-delà du tombeau, & tous les jours, lorſque la nuit aura étendu ſon voile ſur la terre, il viendra, ce bon fils, accompagné de ſon père, dépoſer ſur le tombeau de ſa mère le tribut de ſes larmes.

Quelques mois s'étoient écoulés; le père voulut rendre compte à ſes enfans de l'état de leur fortune; il les appelle, il les réunit tous les deux.

— Mes enfans, leur dit-il, je vais ſatisfaire à la loi: vous êtes parvenus à l'âge où elle vous rend maîtres de vos perſonnes & de vos biens. Je vous dois un compte de la ſucceſſion de votre mère; je viens vous le rendre.

Avant de commencer: Germeuil, ô toi que je vois aujourd'hui pour la première fois depuis ſi long-temps, viens que je t'embraſſe; tu as perdu, mon fils, une mère reſpectable, & moi, une femme tendrement chérie. Les malheureux ſont unis par la même cauſe, ils doivent s'aimer

enſemble ; aimons-nous ; dépoſe tous les reſſentimens que tu peux avoir contre moi : je ſuis ton père, je veux être ton ami, je le ſuis. Voici, Germeuil, le lot qui te revient. Voici celui qui t'appartient, Théodore. Mes enfans, voici le mien. »

« Papa, dit le bon fils, reprends cet argent
» dont tu viens de me rendre compte. M'en as-
» tu demandé pour tous les ſoins que tu as pris
» de moi dans mon enfance ? Ma fortune vient de
» toi ; qu'elle t'appartienne tout entière ; ſois-en
» le diſpenſateur & l'économe. Je ne veux être
» que ton compagnon fidèle, ton conſolateur &
» ton ami. Viens, mon frère, viens former avec
» nous le faiſceau qui doit unir à jamais un père
» & ſes enfans. . . . . »

Va donc, Germeuil, qu'attends-tu ? ton frère t'apelle ; ce moment peut être le plus beau de ta vie.

Mais non, Germeuil eſt inſenſible. Germeuil laiſſera à ſon frère toute la gloire de ce beau jour, Germeuil exigera de ſon père le compte le plus rigoureux, & ne ſe retirera qu'après avoir, aux dépens de la juſtice & de la reconnoiſſance, aſſouvi ſon avarice & ſa cupidité.

Que faites-vous donc, grands Dieux ! Vous qui puniſſez les mauvais fils, pourquoi votre tonnerre eſt-il muet en vos mains ? qu'attendez-vous de Germeuil ? Il a cauſé la mort de ſa mère ; un

frère eſt l'objet de ſa haine ; un père eſt celui de ſes mépris & de ſes outrages. Attendez-vous qu'il vienne plonger une main criminelle !....

Qu'ai-je dit, & comment, dans un tableau fait pour peindre tous les charmes de la piété filiale, ai-je pu prononcer le mot affreux de parricide!... en a-t-il donc pu exiſter jamais ſur la terre !

Légiſlateur immortel, ô Solon, lorſque tu offris aux Athéniens le code des ſupplices deſtinés aux forfaits qui pouvoient ſouiller la nature, tu ne parlas point de celui du parricide. Tu n'as point cru que le ſoleil pût éclairer un pareil crime ; mais lorſque trompant ton génie & tes eſpérances, un fils oſa plonger le poignard dans le ſein de ſon père, le ſanctuaire de la juſtice ſe voila d'un crêpe funèbre ; un nouveau ſupplice fut inventé pour un crime nouveau ; & comme ſi la terre eût été trop ſouillée des reſtes impurs de ce ſacrilége, il étoit couſu tout vivant dans un ſac ; il étoit précipité dans la mer, & la mer étoit chargée d'enſevelir dans ſes abîmes & le forfait & le coupable.

Mais détournons nos yeux de ces ſiniſtres images, & reportons-les ſur des tableaux plus conſolans & plus doux.

Viens, intéreſſante Noëmi, qui, belle & dans un âge fait pour éprouver l'amour que tu ſavois ſi bien inſpirer, aimas mieux reſter fidèle à Ruth ton père, & venois tous les ſoirs, dans ſon humble

chaumière, dépofer à fes pieds les épis que tu avois moiffonnés dans les champs.

Venez, jeunes enfans de Calas, qui à travers les barreaux de fa prifon, couvriez ses chaînes de vos baifers, & préludiez ainfi par vos larmes, à celles que la poftérité plus jufte a depuis verfées fur fa tombe.

Viens, aimable fille, qui admife à partager la captivité de ton père, fus affez heureufe pour lui procurer la fubftance que fes bourreaux lui refufoient. Dans ton enfance il t'avoit portée dans fes bras; dans un âge plus mûr tu lui as prêté l'ufage de ton fein. Intervertiffant toutes les lois de la nature, tu l'as fait, pour ainfi dire, remonter à fa fource. Tu es devenue la nourrice de ton père, & tu l'as allaité du fuc généreux qui découloit de tes mamelles.

Mais pourquoi vais-je chercher fi loin des exemples de la piété filiale? Enfans qui m'écoutez, encore un petit moment d'attention. Vous allez voir comment un fils doit fecourir fon père, quand il eft dans le malheur. Théodore va vous l'apprendre.

Théodore & fon père vivoient dans l'union la plus intime. Ils jouiffoient de cette paix que goûtent les bons citoyens qui refpectent les lois, qui aiment leur patrie, & qui chériffent la vertu; ils étoient heureux enfin, lorfqu'un événement vint troubler leur bonheur.

Le père, en rentrant le ſoir chez lui, reçoit une lettre de ſon correſpondant de Nantes. Il l'ouvre, & il lit :

« Sois ferme, mon ami ; je t'apprends un grand » malheur. Le vaiſſeau ſur lequel étoient chargées » toutes nos marchandiſes a péri. L'équipage eſt » ſauvé. Les marchandiſes ſont perdues ! »

« L'équipage eſt ſauvé ! s'écrie-t-il ; ah ! je ſuis » encore trop heureux ; on ſe conſole aiſément » de la perte de la fortune ; mais la perte des » braves gens eſt une calamité pour la terre. »

Cependant en ſe repliant un peu ſur lui-même, il ſe demandoit comment il feroit part de cet événement à ſon fils. Si cette perte, diſoit-il, ne regardoit que moi, je ſerois bientôt conſolé ; mais mon pauvre fils, que deviendra-t-il ? Il voudra travailler pour gagner ſa ſubſiſtance, cela eſt naturel ; il ira vivre loin de moi, il m'abandonnera ; & moi, père indigent, j'irai dans quelque grenier obſcur enſevelir ma pénible exiſtence.

Le fils entre en ce moment ; & dans ſes tranſports ordinaires, il accable ſon père de careſſes. Il ſembloit preſſentir que son père en avoit plus beſoin que jamais.

Le ſouper eſt ſervi, ils ſe mettent à table ; ils eurent bientôt fini ; leur table étoit ſimple & frugale ; l'économie eſt le luxe des patriotes.

Mais avant de ſe ſéparer, le père fit tomber la converſation ſur les viciſſitudes de la fortune.

« Mon fils, dit-il, tu aimes bien ton papa ; mais s'il tomboit jamais dans le malheur ! . . .

— Mon père, interrompt Théodore, je t'aimois quand tu étois heureux ; malheureux, je t'en aimerai deux fois davantage.

— Mais, mon fils, tu m'aurois bientôt quitté ; tu chercherois un ſort plus convenable à ton âge ; tu es jeune. . . . .

— Tant mieux, mon père, j'en aurai plus de force pour travailler & te ſecourir. Oui, mon père, oui, mon véritable ami, je ne t'abandonnerai jamais. J'ai ſenti mon cœur ; il m'a dit qu'il ceſſeroit de reſpirer, du moment que je ceſſerois de t'aimer.

— Eh bien, mon fils, prends cette lettre, & lis.

— Je vais la lire, mon père. . . . Je l'ai lue.

— Tu ne me dis rien, mon fils.

— Mon père, je ſuis fils, & c'eſt t'en dire aſſez.

Un morne ſilence ſuccède à cet entretien, & accompagne Théodore & ſon père juſqu'à leur lit ; ils ſe couchent.

Le ſommeil eſt la première conſolation des malheureux ; le père s'y livroit avec ſécurité.

Le bon fils étoit trop plein de ſon projet pour dormir. Dès la pointe du jour il ſe lève, il ſaiſit le moment où ſon père dormoit le plus profondément, & va dans ſon armoire chercher les effets les plus néceſſaires.

Non, dit-il, l'oiſiveté ne me donnera pas du

pain ; il m'en faut pour me nourrir & pour nourrir mon père. J'ai des bras, je puis travailler. Je me connois un peu à la fabrication des armes ; je vais y chercher de l'ouvrage, & je me rendrai ainſi doublement utile ; je ſervirai en même temps mon père & ma patrie.

Il s'approche enſuite tout doucement du lit de ſon père. Comme il dort, dit-il, comme la paix de ſon ſommeil répond bien à celle de ſon cœur ! Dieux ! protecteurs & amis de la vertu, veillez ſur mon pére ! éloignez de lui la penſée que je puiſſe être ingrat & perfide, & préſentez-lui, avec la néceſſité de mon abſence, l'eſpoir de mon prochain retour.

En même temps il s'incline vers les joues de ſon père, & dépoſe ſon ame tout entière dans le baiſer qu'il lui donne. Adieu mon père, adieu mon ami, adieu éternel objet de ma vénération & de mon amour !

A ces mots, ſes yeux ſe mouillent de quelques larmes ; mais il s'arme d'un nouveau courage : il ouvre la porte, il part, il eſt parti.

Il ſe rend vers cet atelier ſuperbe où la République a pris naiſſance, & où ſe forgent actuellement les armes deſtinées à la défendre. La première perſonne qu'il rencontre eſt un de ſes anciens camarades. Il n'eut qu'à lui parler de ſon ſort pour l'y intéreſſer.

Théodore, lui dit cet ami, je n'oublierai

jamais que tu fus mon camarade. Tu es malheureux, je ne t'abandonnerai point; tout ce que j'ai eſt à ton ſervice : ma table eſt à toi, ma famille ſera la tienne. L'hoſpitalité eſt une des vertus du Républicain, & il m'eſt doux d'en remplir envers toi les devoirs. Je t'offrirois même un lit; mais, mon ami, il m'en coûteroit trop d'éloigner un fils de ſon père. Crois-moi, va le rejoindre; ton abſence pourroit lui cauſer de l'inquiétude. Le pain que tu lui procurerois, ſeroit encore bien amer, ſi tu ne le partageois pas avec lui : tu ne ſais point s'il n'auroit pas quelques larmes à répandre, & tu ne ſerois point là pour les eſſuyer. Va, mon ami, retourne auprès de ton père, & annonce-lui que tu as une place qui, en attendant, te rapportera trois livres par jour.

— Ah! mon ami, interrompt Théodore, je vois bien que tu as un père & que tu ſais l'aimer. J'accepte avec reconnoiſſance la place que tu m'offres, & ſois ſûr que je la remplirai avec zèle. Je vais en prévenir mon père, & je reviens auſſitôt me mettre à l'ouvrage.

Théodore dit, & ſe rend ſur-le-champ vers ſon père.

Chemin faiſant, il s'entretenoit de ſon bonheur. Trois livres, diſoit-il, trois livres! avec quelle ſatisfaction j'apporterai tous les ſoirs cette ſomme à mon père! Si je travaille comme il faut, & que je gagne jamais le double, je ſerai une fois

plus riche, & mon père une fois plus heureux. Allons, Théodore, redoublons de courage; & à la fin du jour, avant d'aller porter ſur le tombeau de ma mère le tribut de mes larmes, j'irai porter à mon père le tribut de mes travaux.

Que faiſoit le père en ce moment & depuis celui de ſon réveil, où ſa voix avoit appelé tant de fois, mais inutilement, ſon fils? A quels chagrins, à quel déſeſpoir il étoit livré!

L'oiſeau qui rentre dans ſon nid pour apporter à ſes petits leur nourriture, n'eſt pas plus triſte lorſqu'il ne les aperçoit plus, & qu'il ne les entend point répondre à ſon ramage.

Encore, diſoit-il, ſi c'étoit ce fils dénaturé qui m'a toujours fui, je ne m'en plaindrois pas; je ſuis accoutumé à ſon indifférence.

Mais toi, Théodore, fils reſpectueux & tendre, toi dont toutes les penſées étoient pour moi, qui t'es comme dépoſé en entier dans mon ſein pour ſubſiſter du même ſouffle & de la même deſtinée, me fuir! m'abandonner lorſque je ſuis malheureux, & que j'ai le plus beſoin d'un ami! Ah! Théodore, eſt-ce là ce que tu m'avois promis? eſt-ce là comme un fils doit conſoler ſon père?

Il alloit ſortir, il alloit chercher quelqu'adouciſſement à tant de peines, & il avoit ouvert déjà la porte, lorſque ſon fils ſe jette dans ſes bras.

Mon père, s'écrie-t-il, je t'ai laiſſé quelque temps dans l'inquiétude; mais excuſe-moi: je

viens t'annoncer que ſi nous ne ſommes pas bien riches, nous ne manquerons pas au moins des choſes les plus néceſſaires à la vie. J'ai trouvé de l'ouvrage. Je gagne trois livres par jour. Mon ami m'a fait promettre de venir travailler auſſitôt que je t'aurai vu. Sois actuellement tranquille, ô mon père ! je vais redoubler de force & de courage. Si je n'ai pas aſſez du jour pour travailler, je travaillerai encore pendant la nuit; un bon fils ſe repoſe quand il ſe fatigue pour ſon père.

Ah ! mon ami, dit le père, la récompenſe de la bonne action que tu viens de faire eſt dans ton cœur. Laiſſe-moi ſeulement réparer dans mes embraſſemens les injuſtes ſoupçons que j'ai conçus de ton abſence ! laiſſe-moi goûter librement le plaiſir de revoir mon cher Théodore, & de le preſſer contre mon cœur. Ce n'eſt point tout, mon fils; eh ! pourquoi, lorſque tu partages mon infortune, ne partagerois-je point tes peines & tes fatigues ? n'ai-je pas, comme toi, des bras pour travailler ? La République ne doit des ſecours qu'à l'homme que la vieilleſſe ou les infirmités condamnent au repos. Mais l'homme qui a des forces & de la ſanté ne doit point reſter oiſif. Allons trouver ton ami. Il a été touché du ſort du fils; il verra peut-être avec intérêt les malheurs du père.

Le père eut raiſon. L'ami de Théodore, en le voyant entrer chez lui avec ſon père, le comprit avant de l'entendre, & trouva le moyen de les occuper tous les deux d'une manière utile.

Que l'on ſe repréſente dans cet atelier deux hommes qui naguères vivoient dans une honnête aiſance, & trouvoient ainſi dans leur propre fortune un moyen d'exiſter ſimple & facile, livrés aujourd'hui à un métier laborieux & pénible, & heureux par la ſeule idée qu'ils ne ſont à charge à perſonne, & qu'ils ſervent utilement la choſe publique.

Tel eſt le tableau que préſentent Théodore & ſon père, tous deux intéreſſans par leurs malheurs, reſpectables tous deux par leur courage & leur conſtance.

En quittant leur ouvrage, ils alloient pleurer ſur le tombeau de Julie, & ils rentroient enſuite chez eux. Leur repas leur avoit été apprêté ; il leur étoit ſervi par la fidèle Babet, qui n'avoit jamais voulu les abandonner dans leur infortune, & ajoutoit même à leur gain journalier les fruits de ſes économies. Ils ſoupoient tous trois enſemble, ils ſe couchoient enſuite, & dormoient ſans remords. Le ſommeil de l'artiſan laborieux n'eſt pas, comme celui des riches fainéans, troublé par des ſoucis & des ſonges ; il eſt calme & tranquille ; c'eſt le ſommeil du citoyen qui aime ſa patrie, & qui ſe repoſe après avoir travaillé toute la journée pour elle.

Ils vécurent ainſi pendant quelques jours, & l'idée de leur première fortune ne laiſſoit preſque plus de traces dans leur ſouvenir, lorſqu'un ſoir, en rentrant, le père reçoit une lettre qui, comme

la première, étoit datée de Nantes. Elle étoit ainſi conçue :

« Bonne nouvelle, mon ami, bonne nouvelle ; » c'eſt par erreur que l'on m'avoit annoncé la » perte de nos marchandiſes ; ni les marchandiſes, » ni l'équipage n'ont péri. Le vaiſſeau a bien » touché un peu au port, mais il n'a point échoué. » Il a été ſur-le-champ ſurnommé *la République*, » parce qu'un pareil vaiſſeau peut bien quelquefois » être battu par les vents & les orages, mais il » ne périt jamais. Adieu ; vive la République & » les pilotes qui la gouvernent ! »

Vous croyez peut-être que Théodore & ſon père, en apprenant cette nouvelle, ſe livrent à tous les tranſports de leur joie. Non ; ils avoient été calmes & fermes dans l'adverſité ; dans la proſpérité ils ſont humbles & modeſtes.

Mon père, dit Théodore, je vais trouver mon ami, & lui faire part de cet heureux événement. Notre place ne nous eſt plus néceſſaire pour exiſter ; il faut la laiſſer pour quelques bons citoyens qui en ont plus beſoin que nous ; car dans une République il faut que tout le monde travaille & que tout le monde vive.

Théodore en effet alla trouver ſon ami, qui ſatisfait de cette heureuſe nouvelle, applaudit lui-même au parti qu'ils prenoient de ſe retirer chez eux, & diſpoſa de leur place en faveur d'un bon père de famille.

Théodore & ſon père reprirent leur manière de vivre accoutumée. Ils goûtoient toutes les jouiſſances attachées à l'amitié ; & leur ſeul regret étoit de ne point les partager avec Germeuil, dont ils plaignoient les égaremens, ſans avoir ceſſé un inſtant de le chérir.

Mais déjà Germeuil a éprouvé tous les malheurs qui ſont les ſuites inévitables d'une mauvaiſe conduite. Ses amis, ou plutôt les compagnons de ſes déſordres, ont abuſé de ſa jeuneſſe & de ſa crédulité ; ils avoient diſſipé une partie de ſa fortune.

Le malheur nous rend ſages, & l'expérience n'eſt ſouvent que le fruit de bien des erreurs & des foibleſſes.

Germeuil commence à ouvrir les yeux ſur les ſiennes : il éprouve un vide dans toutes ſes actions ; il ne ſait comment ſe diſtraire de l'ennui qui le tourmente, & des chagrins qui le dévorent. Il cherche à ſe fuir lui-même, mais par-tout il ſe rencontre, & tout ce qu'il voit lui ſemble un reproche de ſon indifférence & de ſon ingratitude.

Mon frère, dit-il, eſt plus heureux que moi. Il eſt ſenſible & généreux ; il donne tous ſes ſoins à mon père, & il trouve une conſolation dans les pleurs qu'il peut répandre. Mais moi fils dénaturé, moi qui n'ai point receuilli les derniers ſoupirs de ma mère, moi qui, inſtruit des malheurs de mon père, ai méconnu les premiers devoirs de la nature & de l'humanité, je porte avec moi le trait qui

me déchire ; le ſouvenir de mes fautes me pourſuit ſans ceſſe, & le remords eſt dans mon cœur.

Dans le trouble qui l'agite, il va promener en tous lieux ſa douleur. Il cherche en vain un ami à qui il puiſſe confier ſes peines; il ne trouve par-tout qu'une vaſte ſolitude, & le haſard le conduit vers le lieu ou repoſoit ſa mère. Là, abattu par le deſeſpoir, il s'aſſoupit au pied d'un arbre, lorſque tout d'un coup il eſt éveillé par un bruit. Il prête une oreille attentive.

C'étoient Théodore & ſon père qui, arrivés en ce lieu, ſuivant leur uſage ordinaire, avoient confondu leurs vœux, & exprimoient ainſi leur douleur :

En vain de regrets conſumé, (1)
Je gémis ſur mon ſort funeſte ;
Voilà donc tout ce qui me reſte
De l'objet que j'ai tant aimé !
L'Hymen m'attachoit à Julie;
J'ai vu briſer ce doux lien ;
Avec le flambeau de l'Hymen
S'éteint le flambeau de ma vie.

Le matin je verſe des pleurs
Sur le ſein de mon tendre père ;
Le ſoir, le tombeau de ma mère
Eſt le témoin de mes douleurs.
Hélas ! de mon âme attendrie
Le chagrin ne peut ſe calmer :
Je n'eus qu'un inſtant pour aimer;
Pour pleurer j'ai toute la vie.

---

(1) Ces couplets peuvent ſe chanter ſur l'air : *Comment goûter quelque repos* !

Ici l'on dort; en ce séjour
Tout eſt calme, tout eſt paiſible :
Pour le mortel juſte & ſenſible,
La mort eſt le ſoir d'un beau jour.
Mais la nuit a d'heureux menſonges;
Qui préparent un doux réveil :
Si le trépas eſt un ſommeil,
Ah ! que n'a-t-il auſſi ſes ſonges !

Ces accens douloureux retentirent juſqu'au fond du cœur de Germeuil ; il reconnut la voix de ſon père & de ſon frère. Les larmes inondèrent ſon viſage : « Non, dit-il, je ne puis réſiſter » plus long-tems au déſir qui me preſſe ; je veux » les voir, je veux leur parler ; ils verront ma » douleur, & ils me pardonneront mon ingra» titude ».

Il dit, & il court ſe précipiter aux genoux de ſon père. Il voulut parler ; ſes ſanglots étouffèrent ſes paroles.

Relève - toi, mon frère, dit Théodore, & jette - toi avec confiance dans les bras de notre père. Il nous aime, il nous porte dans ſon cœur, & ce jour eſt pour lui le plus beau jour de ſa vie.

O mon père, ce n'eſt plus Germeuil qui te demande ſa grace, c'eſt moi, c'eſt Théodore à qui tu as promis de ne rien refuſer. C'eſt Théodore qui en appelle à ta ſenſibilité, & qui t'invite à la clémence. Pardonne, pardonne à mon frère,

& laiſſe-nous déſormais le plaiſir de te bénir & de te careſſer enſemble.

Venez, ô mes fils, dit le père attendri, venez tous deux dans mes bras; que je jouiſſe du bonheur de partager entre mes deux enfans mon amour & mes careſſes. Je ſuis au milieu de tout ce qui me reſte de plus cher! Germeuil, je ſens, malgré tes fautes, que je t'aime toujours; ne crains rien de ton père, ô mon fils! embraſſe-moi; c'eſt la ſeule manière dont je veux te punir d'être reſté ſi long-temps éloigné de moi. Voilà comme ſe venge un bon père.

Germeuil ne put réſiſter à tant de bontés. Mon père, dit-il en l'embraſſant, ta généroſité me confond, & me fait ſentir plus vivement toute l'étendue de ma faute. Tant que j'ai vécu loin de toi, je n'étois pas heureux; je m'étudiois à le paroître, & le chagrin dévoroit mon ame; mais aujourd'hui dans tes bras je me ſens plus tranquille; l'air que je reſpire eſt plus pur, je reprends une nouvelle exiſtence; & dans quels lieux pourrois-je ne pas paroître, régénéré par mon repentir, & couvert du pardon de mon père?

O mon père, ô mon frère, aſſociez-moi dans le tribut de larmes que vous portez tous les jours ſur le tombeau de ma mère. Je ne l'ai point aſſez aimée durant ſa vie; je ſaurai la pleurer après ſa mort, & ſon ombre s'attendrira du repentir de ſon fils.

Voilà, mon père, comment je veux réparer mes erreurs; voilà comme je remplirai le vœu d'une constitution qui honore la piété filiale; voilà comme je me rendrai digne d'un gouvernement qui a eu besoin du courage pour s'établir, & qui, pour se maintenir, a besoin de vertus & de mœurs.

Reçois-en le serment, ô ma patrie; reçois-le dans ces jours de terreur & de justice, où un sénat illustre a proclamé la probité & la vertu, comme les seules bases sur lesquelles doivent reposer ta grandeur & ta puissance. Fidèle à tes lois, je le serai à celles de la nature. En la chérissant, je chérirai mon père. Mes premiers vœux, mes derniers soupirs seront pour l'un & pour l'autre. Ce sentiment sera le seul guide de ma conduite; car j'éprouve aujourd'hui que l'on n'est véritablement heureux que quand on est bon citoyen & bon fils.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EXÉCUTIVE DU LOUVRE.

An II.e de la République.